

Saut dans le vide

MONTPARNASSE 19, film français de JACQUES BECKER. *Scénario* : J. Becker, inspiré du roman de Michel-Georges Michel « Les Montparnos » et de l'adaptation cinématographique de Max Ophüls et Henri Jeanson. *Images* : Christian Matras. *Décors* : Jean d'Eaubonne. *Musique* : Paul Misraki. *Interprétation* : Gérard Philipe, Anouk Aimée, Lilli Palmer, Léa Padovani, Gérard Séty, Lila Kedrova, Denise Vernac, Judith Magre, Lino Ventura, Marianne Oswald, Antoine Tudal, Pâquerette. *Production* : Franco-London Film. — Astra cinematografica 1958. *Distribution* : Cocinor.

Est-ce la vie passionnée d'Amédée Modigliani ? Autant aller voir celle de *Van Gogh*. Est-ce la chronique du Paris de la première après-guerre ? Autant lire les bouquins de Maurice Sachs. Est-ce le journal d'un peintre illuminé ? Autant lire ou voir celui d'un *Curé de Campagne*. Est-ce l'histoire d'un pauvre type, d'un fou, d'un salaud, d'un génie ? Est-ce un film d'aventures ou un film d'amour ? Et d'abord, est-ce un film ? A cette dernière question, *Montparnasse 19* ne répond pas non plus. Ou plutôt il répond par une nouvelle question : oui, mais après tout : qu'est-ce que le cinéma ?

Si, comme l'affirme la publicité, *Montparnasse 19* est le plus pathétique des films de Jacques Becker, c'est parce qu'à chaque vingt-quatrième seconde, gros-plans, raccords dans l'axe, mouvements de grue, travellings optiques, panoramiques filés posent cette question : Qu'est-ce que le cinéma ? Et

qu'au lieu d'y répondre, chaque plan pose de nouveau la même et lancinante question : qu'est-ce que le cinéma ?

La seule grandeur de *Montparnasse 19* est d'être non seulement un film à l'envers, mais en quelque sorte l'envers du cinéma, de même que le négatif d'une photographie est l'envers du positif. En général, en effet, un grand film est grand parce qu'il prouve la beauté rien que par sa création, qu'il rend inutile toute question à ce sujet en donnant dès le départ une réponse. Welles, Eisenstein, Murnau, procèdent par affirmations. Ils ne disent pas : il faut filmer ça parce que c'est beau, mais : c'est beau parce que je l'ai filmé comme ça.

Montparnasse 19, tout au contraire, est sans doute le premier film entièrement négatif dans son principe. Peu importe que ce soit peut-être dû en partie aux nombreux aléas qui émail-

lèrent tant la préparation que le tournage du film (mort d'Ophüls, supervision de la fille de Modigliani, différends avec Jeanson, etc.). Le fait est là. *Montparnasse 19* ne vous prouvera pas que Modi aimait Jeanne, ni que Béatrice aimait Modi, ni que Paris est une ville formidable, ni que les femmes sont belles ou que les hommes sont lâches, ni que l'amour est agréable, ni que peindre est amusant ou que peindre est assommant, ni que l'art est plus important que n'importe quoi ou que n'importe quoi est plus important que l'art. Non ! *Montparnasse 19* ne vous prouvera pas que $2 + 2 = 4$. Son propos est ailleurs. Son propos, c'est l'absence de propos. Sa vérité, l'absence de vérité. *Montparnasse 19* vous prouvera seulement que $2 - 2 = 0$.

Il est faux de dire que c'est le film le plus bressonnien du metteur en scène de l'admirable *Rue de l'Estrapade*, car en acceptant de tourner *Montparnasse 19*, Jacques Becker n'a pas cédé à la tentation de l'absolu, il a cédé à l'attraction du vide. *Montparnasse 19* est un film vertigineux. Et tout compte fait, l'entreprise qui ne manquait pas de lâcheté au départ ne manque pas non plus de courage à l'arrivée.

Montparnasse 19 est le film de la peur. En ce sens, on pourrait le sous-titrer : le mystère du cinéaste. Car en incorporant malgré lui son propre affolement dans l'esprit désaxé de Modigliani, Jacques Becker nous fait entrer de façon maladroite, certes, mais combien émouvante, dans le secret de la création artistique mieux que n'avait su le faire Clouzot en filmant Picasso au travail. Après tout, si un roman moderne est la peur de la page blanche, un tableau moderne, la peur de la toile vide, une sculpture moderne, la peur de la pierre, un film moderne a bien le droit d'être la peur de la caméra, la peur des acteurs, la peur des dialogues, la peur du montage. Je donnerais tout le cinéma français d'après-guerre contre le seul plan, mal joué, mal cadré, mais sublime, où Modi demande cinq francs de ses dessins à la terrasse de la Coupole.

Alors, mais alors seulement, tout séduit dans ce film déplaisant. Tout sonne juste dans ce film archi-faux. Tout s'éclaire dans ce film obscur. Car celui qui saute dans le vide n'a plus de comptes à rendre à ceux qui le regardent.

Jean-Luc GODARD.



Marianne Oswald et Lino Ventura, dans *Montparnasse 19*, de Jacques Becker.